



# JOURNAL DU CONFINEMENT

N°24 - 13 avril 2020

## ÉVASIONS



Nous n'allions pas à l'école.  
Nous n'allions pas au travail.  
Nous n'allions pas au spectacle.  
Nous n'allions pas en vacances.  
Nous n'allions pas en voyage.  
Nous n'allions pas au bistrot.  
Nous n'allions pas au restau.  
Nous n'allions pas au ciné.  
Nous n'allions pas au sport.  
Nous devenions légers.

Nous n'allions pas en balade.  
Nous descendions au jardin.  
Nous n'allions pas en course.  
Nous allions au ravitaillement.  
Nous n'allions pas en famille.  
Nous restions avec les nôtres.  
Nous n'allions pas entre amis.  
Nous pensions, nous écrivions à  
ceux qu'on aime. Nous n'attestions  
pas de nos flâneries. Nous  
attestions de nos déplacements  
dérogatoires. Et nous nous envo-  
lions.

Nous avions la sensation de  
vivre un instant magique de notre  
histoire et nous nous disions :  
pourquoi n'avions-nous pas cette  
sensation l'instant d'avant ? Nous

relisions des vieilles lettres, des  
vieux mots, des vieux bouquins  
et nous disions : savourons cha-  
que page, chaque instant, chaque  
éternité. Nous réhabitons cha-  
que geste, chaque mot, chaque  
sourire, chaque regard et nous di-  
sions : souvenons-nous-en long-  
temps pour quand la vague aura  
passé et que nous remonterons  
inexorablement sur le tapis rou-  
lant des jours interminables :  
l'éternité des individuels. Mais à  
chaque jour, nous vivions dans  
cette parenthèse-là, virale et sans  
nom, osant fermer le zinzin, ou  
plus exactement, ne l'ouvrant  
plus qu'au compte-goutte ; nous  
étions presque totalement éva-  
dés...

*Philox*

---

## UNE VIE SANS ACCROC

Ce matin la colère m'a prise :  
pas contre ce confinement qui  
confine à l'enfermement, ni à  
cause des écervelés qui disent  
ceci puis son contraire, non. La  
colère m'a prise de tant de fem-  
mes frappées, de gamins mourant  
sous les coups. Depuis mon  
salon, derrière cette machine qui  
est censée m'ouvrir sur le monde  
celui qu'elle me montre n'a pas de

quoi se vanter. Je vois les fleurs  
pousser et embellir le jardin, les  
oiseaux s'affairer à des nids de  
fortune et je ne vois pas ça. Cette  
chose immonde que je ne com-  
prends pas et qui pourtant existe ;  
cette rage à détruire alors qu'il est  
si simple d'un geste de la main de  
caresser.

Je suis sotté sans doute, et  
naïve, et godiche, nigaude, benê-  
te même, tous les adjectifs dont  
vous voudrez m'affubler me  
conviennent mais comment croi-  
re qu'un homme tue une femme  
par amour, qu'un parent frappe  
son enfant à mort parce qu'il  
l'exaspère ?

Je te tue car je t'aime. S'est-il dit  
cela avant d'écraser son visage,  
de perforer son corps ? Ce visage  
et ce corps, ne les a-t-il pas cou-  
verts de baisers, de ses mains  
amoureuses ? N'a-t-il pas imagi-  
né des jours rayonnants, la tenant  
dans ses bras à couvrir son ventre  
plein ?

Je te frappe car tu cries. Cet  
enfant tout petit au creux du bras  
regardant le monde avec des  
yeux immenses, ce garçon ou  
cette fillette tout embarrassés des  
questions auxquelles on ne ré-  
pond pas ou si mal, ne les ont-ils  
pas choyés, embrassés, aimés  
plus qu'eux-mêmes ?

J'ai regardé les sites, les numé-  
ros de téléphone mais ça je ne le  
vois pas. Je ne vois pas l'enfant  
qui pleure ni la femme qui sup-  
plie.

Je n'entends rien. Dans ma rue  
tout est calme mais je sais ou je  
devine que ce calme est menson-  
ge. Je n'entends ni les plaintes, ni  
les supplications. Je prends mon  
café sur la terrasse et j'écoute, j'é-  
coute, en vain. Me réjouir de ne  
rien entendre est le seul remède.

Un pigeon roucoule ridiculement, les mouettes survolent la ville en glapissant. Les pas d'une femme résonnent dans la rue. Un chien aboie à son passage. C'est tout.

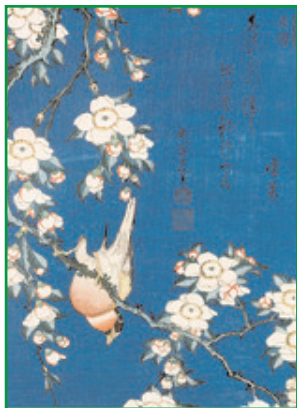
Je vis dans la tiédeur d'une vie sans accroc.

Je sais ma colère inutile mais je sais qu'il faut dire haut et fort que plus de 100 femmes meurent tous les ans sous les coups de leur mari ou compagnon. Depuis que nous sommes tous à l'abri de nos quatre murs, d'autres – toujours plus – tomberont. Et tous ces petits d'hommes où sont-ils ? On voit bien plus de chiens que d'enfants dans les rues.

Ce matin le ciel est magnifiquement bleu, le ciel est atrocement pur.

Sylvie Van Praët

## LASIESTE AU JARDIN



C'est une des premières belles journées d'avril. Seule, je viens de terminer de déjeuner dans ma cour. Deux murs de briques, de part et d'autre, la cachent des regards des voisins. Sur le mur de droite, la vigne vierge refait des

feuilles. Ce mur va reverdir ! En face de moi, le muret surmonté de grilles à l'ancienne. Avec sa porte qui ouvre sur le jardin. Les arbres fruitiers sont en fleur. Je vois deux hirondelles traverser le ciel rapidement. Enfin, elles sont de retour. Moins nombreuses ces dernières années. Deux petits papillons bleus se contentent de fleurir.

Et tout à coup, je m'entends dire tout haut : « Combien de jours d'enfermement ? J'irais bien faire la sieste au jardin ! »

Je file dans la maison attraper une vieille couverture et un coussin. Je m'allonge sous le cerisier, au fond du jardin. Je vois ses fleurs blanches sur fond de ciel bleu. Je pense au tableau *Bouvreuil et cerisier pleureur* d'Hokusai.

Je respire un parfum de fleurs. Je le connais ce parfum. Je n'arrive pas à l'identifier. Je chercherai plus tard. Le bourdonnement des abeilles du rucher de mon voisin me berce. J'en vois qui butinent les fleurs. Nous aurons encore des cerises. À maturité, elles deviennent noires, juteuses, sucrées. Tellement bonnes. Un pépère bourdon passe près de moi. Il se pose sur une primevère. Silence. Puis, je l'entends reprendre son vol.

Je ferme les yeux.

Le pépiement incessant et joyeux des moineaux me rassure. Ils sont encore nombreux ici. J'entends des petits cris d'oisillons qui réclament la becquée. Le nid doit se trouver dans le lierre du mur, là, tout près. Des mésanges ? J'en ai déjà vu, des petits, tout juste sortis du nid, à cet endroit. Ils étaient trognons. Une tourterelle roucoule.

Un chien jappe dans un jardin, un peu plus loin. Il doit être jeune. J'entends une voix d'enfant qui crie. Il appelle son chien, sans doute. J'entends une voix de femme. La maman ? Un homme éternue deux fois. Le papa ?

Un étourneau imite le son d'une sonnerie de téléphone. Incroyable ! Il doit être posé sur une antenne télé voisine. C'est souvent là qu'il se perche. L'été, quand les étourneaux se jettent en pagaille pour faire une razzia dans mon cerisier, je les aime beaucoup moins. Je cours dans mon jardin avec un torchon que je fais tourbillonner au-dessus de ma tête. Ils s'envolent bruyamment mais reviennent dès que j'ai le dos tourné.

« Mon » merle rouscaille. Je l'adore ! Souvent je siffle avec lui. Un chat qui vient trop près de son nid, dans la haie de charmilles ? Le mien, peut-être ?

Je me mets à fredonner :

« *Quand nous chanterons le temps des cerises Et gai rossignol, et merle moqueur Seront tous en fête...* »

Isabelle Geffroy

### Une petite grille express

	1	2	<b>Horizontalement</b>
A			A. Énergies à Memphis. B. Ça roule.
B			<b>Verticalement</b>

1. Ça roule plus ! 2. (phon.) Un chant black qui fiche la trouille.

**Une petite fable express** (Guy Béart) T'occupe ! Il est bien où il est...

### SOLUTIONS DU N°23

**Grille 1** - BA - IS - BI - AS

**Grille 2** - RAB (bar) - UNO (onu) - TAC (cat) - TUB (but) - ANA - COR (roc)

**Fable expressive** - La tendresse (lat-tant, dresse).